Document generated on 05/18/2025 5:46 p.m.

Inter
Art actuel

Vrai, faux ou aucun des deux?
Une carte de l'imparfait

Juan Jose Diaz de Infante

Number 77, Fall 2000

Accident

URI: https://id.erudit.org/iderudit/46134ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Diaz de Infante, J. J. (2000). Vrai, faux ou aucun des deux? Une carte de l'imparfait. *Inter*, (77), 61–61.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JuanJose
DIAZ de INFANTE

Vrai, faux ou aucun des deux ?

Une carte de l'imparfait

« Si je pouvais à nouveau vivre ma vie,
la prochaine fois j'essaierais de commettre plus d'erreurs... »

J. Luis BORGES

Si j'essayais de donner une image ou une métaphore de l'architecture de la pratique de l'art, je crois que j'utiliserais une baguette de bambou très longue, toujours croissante. À l'une de ses extrémités, je mettrais l'expérience esthétique, poétique et mystique pure, une ambiance de recherche, de jeu et d'expérimentation, le lieu où se rencontre l'émotion de faire les choses. À l'autre bout, je mettrais le personnage qui « achète » cet art, un observateur qui ne sait pas jouer, comme dans un stade de football où on ne peut qu'acheter des objets, le billet, la trompette, un ballon autographié, un gilet trempé de sueur, une photo. Les personnages, du côté des acheteurs, pourraient être dans le milieu de l'art, ceux qui institutionnalisent le jeu, un éditeur, un conservateur de musée, le collectionneur, incluant un critique. À l'extérieur de cette baguette de bambou se retrouvent les amateurs qui apprécient voir l'art, ceux qui, toujours, sont sous réserve d'explications partielles du processus qui, sans références réelles, leur est inintelligible. Le point au milieu de cette baguette est l'endroit où se rejoignent l'envie de manger et la nourriture, c'est une espèce de boucle où s'alimentent réciproquement l'artiste qui veut être un artiste reconnu par l'institution et l'institution qui force et modèle l'art qu'elle veut voir. Et ainsi, l'art vivant demeure immunisé, protégé de l'institution à son extrémité de la baguette, et l'institution également n'est pas infectée par les choses qu'elle ne comprend pas, comme si la myopie était un antidote à ce venin et que les artistes rares n'existaient pas.

Les personnes, les objets et les actes voyagent le long du bambou. Les actes et les objets sont les mêmes de chaque côté de la baguette, mais ces mêmes éléments peuvent avoir des valeurs distinctes à chaque extrémité. Une fois, je suis allé à une conférence au Brooks Institute où parlait Cole WESTON, le fils du fameux photographe. Il nous montra deux images, des gros plans de pierres, genre gros galets de plage, toutes deux identiques. L'une était de Cole, l'autre de son père. L'une d'elles n'avait aucune valeur. Objets égaux en différentes parties de la baguette. Pour l'observateur inexpérimenté, en dehors de la baguette de bambou, c'est une devinette constante : deux choses égales ne sont pas les mêmes ?... MACLUHAN, parlant de la *Joconde*, affirma la possibilité qu'une copie exacte de Mona Lisa ait la même valeur de gestalt que la vraie. Où se situe l'essence de l'œuvre d'art si deux objets égaux, l'un fait par le père et l'autre par le fils, ne sont pas les mêmes ? La question est un paradoxe si elle est posée du dehors ou de l'intérieur de la baguette, mais en dehors de la boucle. Les deux valeurs, tant le poétique que le commercial, sont en dehors de l'œuvre.

Le processus de l'œuvre d'art devient si hermétique qu'il est inintelligible pour le sens commun. C'est réellement une dyslexie qui permet le mystère et la spéculation, en plus du procédé de grande médiocrité, le facteur fondamental étant d'attirer l'attention sur la boucle et non sur le contenu en soi. Plus il est important et plus il est médiocre, ainsi les hiérarchies au sein de l'art sont absolument accidentelles, capricieuses et quasi fortuites. Pour reprendre les mots de GARCIA LORCA, dans sa conférence *Théorie et jeu du lutin* (*Teoría y juego del duende*) : « Les grands artistes du sud de l'Espagne, gitans ou flamencos, soit chantent, soit dansent, soit jouent de la musique ; ils savent qu'aucune émotion n'est possible sans l'arrivée du lutin, cet esprit joueur et espiègle. Ils trompent les gens et peuvent donner la sensation du lutin sans l'avoir, comme vous trompent tous les jours les auteurs, les peintres ou les stylistes littéraires sans esprit : mais il suffit de le remarquer un peu et de ne pas se laisser porter par l'indifférence pour découvrir la tricherie et la faire fuir avec son grossier artifice. »

L'extrémité de la baguette où se trouve l'institution, le côté des historiens, hait les sauts brusques, le désordre, et préfère accommoder l'histoire pour qu'elle paraisse ordonnée, avec l'élégance que donne la propreté. Devant cette traduction ou transformation du chaos en « ordre », il me plaît de me référer à cette traduction historique de la découverte de l'Amérique, où le pauvre COLOMB ne fut pas informé qu'il avait découvert un nouveau continent ; mais comme il est peu élégant de ne pas avoir de héros, mieux l'histoire s'arrange, mieux elle reste repassée, sans pli, comme une chemise neuve.

Le manque de pensée universelle ne permet pas de voir la baguette, ceci est dû à la fragmentation des récits et à l'excès de spécialisation de notre temps ; je ne suis pas sûr que tous les personnages en haut de la baguette de bambou soient conscients qu'ils se rencontrent là et qu'ils sont organisés de cette manière.

Puisque vue à travers le cristal d'autres filtres, la réalité prend une autre proportion, une autre mesure d'orgueil et de snobisme : qui est le maître de cette chambre de compression qui permet le passage de l'objet commun au statut d'œuvre d'art ? Est-ce le musée, le conservateur, le collectionneur, le galeriste ou l'artiste lui-même ? Qui est le maître du scaphandre ? L'organigramme dyslexique est très divertissant. Le questionnement hors du bambou est le suivant : si l'art est une religion qui ne s'adresse pas au peuple et qui se comprend seulement par un gourou juché au sommet d'une montagne impossible à escalader, alors l'art n'est pour personne ; d'autre part, si ce gourou n'existe pas, tout est un accident. Accident provoqué par une espèce de sous-gourou qui devine ce que le gourou inexistant est en train de dire par son silence. Il y a quelques années, j'ai lu le livre *Artful Partners*, à propos de toutes les fraudes provoquées par la relation commerciale souterraine entre BERENSON et DUVEEN. J'aurais aimé imaginer que BERENSON n'éprouvât pas de remords à la fin de sa vie, ou spéculer sur le fait que, dans ses mémoires, il eut encore escamoté quelques objets, honteux pour autrui. S'il n'eut pas confessé les objets vendus à la famille ROCKFELLER ou au Metropolitan Museum, ceux-ci seraient aujourd'hui authentiques et auraient conservé leur valeur. D'autre part, il reste ces objets sur lesquels il spécula, ceux qu'il décida être plus que des fraudes, ceux-là continuent d'être authentiques. Ce côté de la baguette n'assimile pas bien les erreurs. « L'art est pour tous » est seulement un slogan démagogique au sein de la structure existante, bien qu'en réalité, à l'extrémité de la barre où se permettent les erreurs, de même se permet l'accès à quiconque. Non pour acheter mais pour faire ou appréhender, car l'expérience de l'art est accessible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. À un bout de la baguette existe l'attitude disposant à commettre des erreurs ; à l'autre bout de cette baguette existe l'attitude consistant à chercher les choses parfaites, le corps de l'art bien fait. Du côté de la poésie, les choses n'ont pas de valeur matérielle, sont intemporelles ; d'un autre côté, des millions de dollars se paient pour un vieux livre. Une erreur de cohérence dans la parole.

Tant de confusion apparente pour une faute de cohérence dans la parole provoque la conversation extrême, lorsque l'artiste fait volte-face, fâché ou frustré, et qu'il tente de raccourcir la baguette pour être favorisé et se retrouver géographiquement loin du public, du côté que lui permet la liberté absolue. Il y a d'autres moments où l'artiste, regardant en sens contraire, en vient à prolonger l'extrémité de la baguette le plus loin possible pour que ce soit un jeu, son jeu. John CAGE faisait toujours référence à l'insertion de jeux dans les jeux... *Silence 1961* : « ...son paradoxe : une intention pleine d'intentions ou un jeu non intentionnel. Ce jeu, toutefois, est une affirmation de la vie, non pas une tentative de créer l'ordre à partir du chaos ni de suggérer des améliorations à la création, sinon simplement une manière de nous réveiller à la vie elle-même que nous sommes en train de vivre, qui est sans doute excellente lorsque nous ôtons du chemin nos esprits et nos désirs, et la laissons agir pour son compte... » Faire volte-face permet la création de nouvelles règles, permet les univers personnels. Le refuge se rencontre dans le mysticisme à travers n'importe quel langage. Savoir quitter la baguette...

La geisha, la femme parfaite, apprend à commettre des erreurs dans ses propos, une imperfection consciente pour que l'effet de la perfection ait un meilleur éclat. Quand accidentellement l'art vivant se coule dans la boucle (il y a des fois où l'art vrai arrive à se confondre avec l'art), se créent de nouvelles actions. Du côté de l'artiste, la tromperie est préméditée et le sens de l'humour est inhérent ; l'urinoir de DUCHAMP ou la copie de l'œuvre de BRAQUE faite par PICASSO sont des exemples classiques de ce que j'essaie de dire. Les artistes qui comprennent cette balance, de manière rationnelle ou intuitive, tendent à développer les vases communicants les plus beaux, les plus élégants et les plus sobres.

Léonard de VINCI, lorsqu'il travaillait pour Ludovico de SFORZA, eut la charge d'un banquet pour deux cents personnes. Il décida que chaque plat serait une sculpture distincte. Pour cela, il dessina un système de bannières, un de fours spéciaux et un système d'extincteurs. Les cuisiniers, dépassés par la charge de travail, demandèrent l'aide de plusieurs amis de Léonard. À la fin, les bannières chutèrent, la cuisine prit feu et l'unique chose qui fonctionna fut les extincteurs, qui évitèrent que les invités meurent brûlés.

Une question : le tableau de Mona Lisa accroché au Louvre est-il réellement la toile que peignit Léonard ? Qui peut le dire ?

Illustration : Colomb est mort au Cachemire, par Juan José DIAZ, de Infante, œuvre sculpturale et photographique relatant une arrivée hypothétique de Christophe COLOMB aux Indes. La sculpture fut commandée à un artisan de Madras, M. SUBRAMANIAM, spécifiquement pour la photographie. Cette dernière fut prise à Mahabalipuram, face à l'un des temples de pierre jouxtant la mer où, probablement, serait arrivé Christophe COLOMB si, entre-temps, il n'avait point été en Amérique.

ndlr. La version espagnole de ce texte est disponible dans le site www.altamiracave.com à l'intérieur d'un projet réunissant divers essais sous le titre : *¡ Dónde está el poeta ! (Où est le poète ?)*